

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove**

**Richardson, Samuel**

**A Dresde, 1751**

Lettre VII. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-1771**

Je n'ajoute pas un mot, a repris mon Frere. Mais s'adressant à moi, d'un air piquant, il m'a recommandé de ne pas oublier la défense.

Telle a été la fin de cette conférence.

Vous engagez - vous, ma chere, à ne pas souffrir que l'homme detesté approche de votre maison? Mais quelle contradiction n'y a-t'il pas à consentir que je parte, dans l'idée que c'est le seul moyen d'éviter ici ses visites? s'il vient, je vous charge du moins de ne me jamais laisser seule avec lui.

Comme je n'ai aucune raison de douter que mon arrivée ne soit agréable à votre Mere, je vais mettre tout en ordre, pour me procurer le plaisir de vous embrasser dans deux ou trois jours.

CL. HARLOVE.

## LETTRE VII.

*Miss* CLARISSE HARLOVE, à *Miss*  
HOWE.

*Au Chateau d'Harlove, 20 Fév.*

Je commence par des excuses, de ne vous avoir pas plutôt écrit. Hélas! ma chere, il s'ouvre une triste perspective devant mes yeux. Tout succède au gré de mon frere

Tome I.

E

& de

& de ma sœur. Ils ont trouvé un nouvel amant pour moi. Quel Amant ! Cependant il est encouragé par tout le monde. Ne foyez plus surprise qu'on m'ait rappelée au logis avec tant de précipitation. On ne m'a donné qu'une heure ; sans autre avis, comme vous sçavez, que celui qui m'est venu avec la voiture qui devoit me ramener. Je n'en ignore plus la raison. C'étoit la crainte, indigne crainte ! que si j'eusse pénétré les motifs qui me faisoient rappeler, je ne fusse entrée dans quelque complot avec M. Lovelace, parcequ'ils ne peuvent douter de mon dégoût pour celui qu'ils me proposent.

Ils pouvoient bien y compter ; car sur qui vous imaginez-vous qu'est tombé leur choix ? Ce n'est pas sur un autre que M. Solmes. L'auriez-vous crû ? Ils sont tous déterminés, & ma mere avec les autres. Chere, chere & excellente mere ! Comment s'est-elle ainsi laissée séduire ! Elle, comme je l'ai sçû de bonne part, qui eut la bonté de dire, lorsque M. Solmes fut proposé la premiere fois, que quand il seroit en possession de toutes les richesses des Indes & qu'il me les offriroit avec sa main, elle ne le croiroit pas digne de sa chere Clarisse.

L'accueil qu'on m'a fait après une absence de trois semaines, si différent de celui que

que j'étois accoûtumée de recevoir après les moindres absences, ne m'a que trop convaincue que je devois payer cher le bonheur que j'ai goûté dans la Compagnie & la conversation de ma chere amie, pendant cet agréable intervalle. Apprenez-en les circonstances.

Mon frere vint au devant de moi jusqu'à la porte, & me donna la main pour descendre du carosse. Il me fit une profonde révérence. Je vous prie Mifs, faites moi la grace.... je le crus dans un accès de bonne humeur; mais je reconnus ensuite que c'étoit un respect ironique. Il me conduisit ainsi avec des cérémonies affectées, tandis que suivant le mouvement de mon cœur, je m'informois en chemin de la santé de tout le monde, comme si je n'eusse pas touché au moment de les voir tous; & nous entrâmes dans la grande salle, où je trouvai mon pere, ma mere, mes deux oncles & ma sœur.

En entrant, je fus frappée de voir, sur le visage de mes plus chers Parens, un air apprêté, auquel je n'ai jamais été accoûtumée dans les mêmes occasions. Ils étoient tous assis. Je courus vers mon Pere, & j'embrassai ses genoux. Je rendis les mêmes respects à ma Mere. Ils me reçurent tous deux d'un air froid. Mon pere ne me donna qu'une bénédiction à demi prononcée. Ma



Mere, à la vérité, me nomma sa chere enfant; mais elle ne m'embrassa point avec l'ardeur ordinaire de sa tendresse.

Après avoir rendu mes devoirs à mes oncles, & fait mon compliment à ma sœur, qui m'écouta d'un air sérieux & contraint; je reçûs ordre de m'asseoir. Je me sentoîs le cœur chargé, & je répondis que si je n'avois pas un accueil moins effrayant & moins extraordinaire à esperer il me convenoit mieux de demeurer debout. Mon embarras m'obligea de tourner le visage & de tirer mon mouchoir.

Aussi tôt mon frere, ou mon accusateur, prit la parole & me reprocha de n'avoir pas reçu moins de cinq ou six visites chez Miss Howe, de la personne qu'ils avoient tous de si fortes raisons de haïr, ce fut son expression; & cela malgré l'ordre que j'avois reçu de ne le pas voir. Niez, me dit-il, si vous l'osez.

Je lui répondis que mon caractere ne m'avoit jamais permis de nier la vérité, & que je n'étois pas disposée à commencer. Dans l'espace de mes trois semaines, j'avoûi que j'avois vû plus de cinq ou six fois la personne dont il vouloit parler. De grace, mon frere, lui dis-je, permettez que j'acheve; car je le voyois prêt à s'emporter. Lorsqu'il est venu, il a toujours demandé Madame

Howe

Howe & sa fille. J'avois quelques raisons de croire, continuai-je, qu'elles auroient employé tous leurs efforts pour se dispenser de le recevoir ; mais elles m'ont apporté plus d'une fois pour excuse, que n'ayant pas les mêmes raisons que mon pere pour lui interdire l'entrée de leur maison, sa naissance & sa fortune les obligeoient à la civilité.

Vous voyez, ma chere, que j'aurois pu faire une autre apologie. Mon frere paroissoit sur le point de lâcher la bride à sa passion. Mon pere prenoit la contenance qui annonce toujours un violent orage. Mes oncles parloient bas, d'un ton grondeur, & ma sœur levoit les mains d'un air qui n'étoit pas propre à les adoucir ; lorsque je demandai en grace d'être entendue. Il faut écouter cette pauvre enfant, dit ma mere. C'est le terme que sa bonté lui fit employer.

Je me flattois, leur dis-je, qu'il n'y avoit rien à me reprocher. Il ne m'auroit pas convenu de prescrire à Madame & à Miss Howe de qui elles devoient recevoir des visites. Madame Howe se faisoit un amusement du ton de plaisanterie qui régnoit entre sa fille & lui. Je n'avois aucune raison de leur reprocher que les visites qu'elles recevoient de lui me fussent adressées, & c'est ce que j'aurois paru faire, si j'avois refusé de leur tenir compagnie, lorsqu'il étoit avec elles.



elles. Je ne l'avois jamais vû hors de leur présence ; & je lui avois déclaré une fois, lorsqu'il m'avoit demandé quelques momens d'entretien particulier, qu'à moins qu'il ne fut reconcilié avec ma Famille, il ne devoit pas s'attendre que je souffrisse ses visites, & bien moins que je consentisse à ce qu'il désiroit.

Je leur dis de plus, que Miss Howe entrant parfaitement dans mes intentions ne m'avoit jamais quittée un moment, tandis qu'il étoit chez elle ; que lorsqu'il y venoit, si je n'étois pas déjà dans la salle, je ne souffrois pas qu'on m'appellât pour lui ; mais que j'aurois regardé comme une affectation, dont il auroit cru pouvoir tirer quelque avantage, de me retirer lorsqu'il arrivoit, ou de m'obstiner à ne pas paroître lorsque sa visite duroit longtems.

Mon frere m'écoutoit avec une forte d'impatience, à laquelle il étoit aisé de connoître qu'il vouloit me trouver coupable, avec quelque force que je pusse me justifier. Les autres, autant que j'en puis juger par l'événement, auroient été satisfaits de mes explications, s'ils n'avoient pas eu besoin de m'intimider pour me vaincre sur d'autres points. Ce qu'il en faut conclure, c'est qu'ils ne s'atendoient point de ma part à une complaisance volontaire. C'étoit une confession  
tacite

tacite de ce qu'il y avoit de révoltant dans la personne qu'ils avoient à me proposer. Je n'eus pas plutôt cessé de parler, que sans être retenu par la présence de mon pere ni par ses regards, mon frere jura que pour lui, jamais il ne vouloit entendre parler de reconciliation avec ce libertin, & qu'il me renonceroit pour sa sœur si j'encourageois les espérances d'un homme si odieux à toute la Famille. Un homme, qui a failli d'être le meurtrier de mon frere ! interrompit ma sœur, avec un visage tendu, de la contrainte même qu'elle faisoit à sa passion. La pauvre *Bella*, comme vous sçavez, a le visage potelé, & un peu *surmoussi*, si je puis employer cette expression. Je suis sûr que vous me pardonneriez plus facilement un langage si libre, que je ne me le pardonne à moi-même. Mais qui pourroit être assez *reptile*, pour ne pas du moins se tourner lorsqu'il est foulé aux pieds ?

Mon pere, dont vous savez que la voix est terrible lorsqu'il est en colere, me dit avec une action & un ton d'une égale violence, qu'on m'avoit traitée avec trop d'indulgence, en me laissant la liberté de refuser ce parti & les autres ; & que c'étoit à présent son tour à se faire obéir. C'est la vérité, ajouta ma mere, & j'espere que vous ne trouverez point d'opposition à vos volontés





tés de la part d'un enfant si favorisé. Pour faire connoître qu'ils étoient tous du même sentiment, mon oncle Jules dit qu'il étoit persuadé que sa nièce bien aimée n'avoit besoin que de sçavoir la volonté de son pere pour s'y conformer; & mon oncle Antonin, dans son langage un peu plus rude, qu'il ne me croyoit pas capable de leur donner raison d'apprehender que la faveur qui m'avoit été accordée par mon grand-pere ne me fit aspirer à l'indépendance; qu'au reste si c'étoit mon idée, id vouloit bien m'apprendre que le Testament pouvoit être cassé, & qu'il le feroit.

Je demurai dans un étonnement, tel que vous pouvez-vous l'imaginer. De quelle proposition, pensai-je en moi-même, ce traitement est-il le prélude; Seroit-il encore question de M. Wyerley? Enfin, de qui va-t-on m'entretenir? Et comme les hautes comparaisons se présentent plutôt que les basses à l'esprit d'une jeune personne, lorsque son amour propre y est intéressé; que ce soit qui l'on voudra, pensai-je encore; c'est faire l'amour comme les Anglois le firent pour l'héritiere d'Ecosse, au tems d'Edouard VI. Mais pouvois-je soupçonner qu'il fût question de Solmes?

Je ne croyois pas, leur dis-je, avoir donné occasion à tant de rigueur. J'espérois de  
con-

conserver toujours un juste sentiment de reconnaissance pour leurs faveurs, joint à celui de mon devoir en qualité de fille & de nièce. Mais j'étois si surprise, ajoutai-je, d'un accueil si extraordinaire & si imprévu, que j'espérois de la bonté de mon pere & de ma mere la permission de me retirer, pour me remettre un peu de mon embarras. Personne ne s'y opposant, je fis ma révérence & je sortis. Mon frere & ma sœur demurerent fort contens, je m'imagine, & ne manquerent pas de se féliciter mutuellement d'avoir engagé les autres à commencer avec moi d'un ton si sévère.

Je montai dans ma chambre; & là, sans autre témoin que ma fidelle *Hannah*, je déplorai les apparences trop certaines de la nouvelle proposition à laquelle il étoit clair que je devois m'attendre. A peine m'étois-je un peu remise, qu'on me fit avertir de descendre pour le Thé. Je fis demander par ma femme de chambre la liberté de m'en dispenser. Mais sur un second ordre, je descendis, en prenant le meilleur visage qu'il me fût possible, & j'eus à me purger d'une nouvelle accusation. Mon frere, tant la mauvaise volonté est subtile en invention, fit entendre, par des expressions également claires & choquantes, qu'il attribuoit le desir que j'avois eu de me dispenser de descendre



dre au chagrin d'avoir entendu parler librement d'une certaine personne pour laquelle il me supposoit prévenue. Il me seroit aisé, lui dis-je, de vous faire une réponse digne de cette reflexion. Mais je m'en garderai bien. Si je ne vous trouve pas les sentimens d'un frere, vous ne me trouverez pas moins ceux d'une sœur. Le joli petit air de modération! dit tout bas ma sœur, en regardant mon frere, & levant la lèvre avec mépris. Lui, d'un air impérieux, me dit de meriter son affection, & que je serois toujours sure de l'obtenir.

Lorsque nous fûmes assis, ma mere, avec cette grace admirable que vous lui connoissez, s'étendit sur l'amitié qui doit régner entre un frere & des sœurs, & blâma doucement ma sœur & mon frere d'avoir conçu trop légèrement du chagrin à mon occasion. Elle ajouta, dans une vue que je crois un peu politique, qu'elle répondoit de ma soumission aux volontés de mon pere. Alors, dit mon pere, *tout iroit à merveilles*. L'expression de mon frere fut : *alors nous l'aimerions tous à la folie*. Ma sœur dit, *nous l'aimerions comme auparavant*; & mes oncles, *elle seroit l'idole de notre cœur*. Mais hélas! suis-je donc exposée à la perte de tant de biens!

Voilà,

Voilà, ma chere, la réception qu'on m'a faite a mon retour. M. Solmes parut avant la fin du déjeuner. Mon oncle Antonin me le présenta comme un de ses amis particuliers. Mon oncle Jules, à peu près dans les mêmes termes. Mon pere me dit, sçachez, Clarisse, que M. Solmes est mon ami. Comme il s'affit près de moi, ma mere le regarda beaucoup, & me regardoit ensuite d'un air qui me sembloit attendri. Mes yeux se tournoient aussi vers elle, pour implorer sa pitié; & si je lançois un coup d'œil sur lui, c'étoit avec un dégoût qui approchoit beaucoup de l'effroi. Pendant ce tems-là, mon frere & ma sœur l'accabloient de civilités. Tant de caresses & d'attentions pour un homme de cette espece! Mais je n'ajouterai aujourd'hui que mes humbles remercimens à votre chere & respectable mere, à qui je marquerai par une lettre particuliere la vive reconnoissance que je lui dois pour toutes ses bontés.

CL. HARLOVE.



LET.